

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

no

LES
COMPAGNONS
DE
L'APOCALYPSE

ROMAN



PARIS
MERCURE DE FRANCE

MCMLVI

LES
COMPAGNONS
DE
L'APOCALYPSE

6224

16° y2

17907

DL .19 10 1956 . 12 11 5

OUVRAGES DE GEORGES DUHAMEL

RÉCITS, ROMANS, VOYAGES, ESSAIS

Vie des Martyrs, 1914-1916. — Civilisation, 1914-1917. — La Possession du Monde. — Entretiens dans le Tumulte. — Les Hommes abandonnés. — Le Prince Jaffar. — La Pierre d'Horeb. — Lettres au Patagon. — Le Voyage de Moscou. — La Nuit d'Orage. — Les sept dernières plaies. — Scènes de la vie future. — Les jumeaux de Vallangoujard. — Géographie cordiale de l'Europe. — Querelles de Famille. — Fables de mon Jardin. — Défense des Lettres. — Mémorial de la Guerre blanche. — Positions françaises. — Lieu d'Asile. — Souvenirs de la Vie du Paradis. — Consultation aux Pays d'Islam. — Tribulations de l'Espérance. — Le Bestiaire et l'Herbier. — Paroles de Médecin. — Chronique des Saisons amères. — Semailles au Vent. — Le Voyage de Patrice Périot. — Cri des Profondeurs. — Manuel du Protestataire. — Le Japon entre la tradition et l'avenir. — Les voyageurs de l'Espérance. — La Turquie nouvelle. — Refuges de la Lecture. — L'Archange de l'aventure.

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

I. Confession de minuit. — II. Deux Hommes. — III. Journal de Salavin. — IV. Le Club des Lyonnais. — V. Tel qu'en lui-même...

CHRONIQUE DES PASQUIER

I. Le Notaire du Havre. — II. Le Jardin des Bêtes sauvages. — III. Vue de la Terre promise. — IV. La Nuit de la Saint-Jean. — V. Le Désert de Bièvres. — VI. Les Maîtres. — VII. Cécile parmi nous. — VIII. Le Combat contre les Ombres. — IX. Suzanne et les jeunes hommes. — X. La Passion de Joseph Pasquier.

LUMIÈRES SUR MA VIE

I. Inventaire de l'Abîme. — II. Biographie de mes Fantômes. — III. Le Temps de la Recherche. — IV. La Pesée des Ames. — V. Les Espoirs et les Epreuves.

CRITIQUE

Les Poètes et la Poésie. — Paul Claudel, suivi de Propos critiques. — Remarques sur les Mémoires imaginaires. — Les Confessions sans Pénitence.

THÉÂTRE

La Lumière. — Le Combat. — Dans l'Ombre des Statues. — L'Œuvre des Athlètes. — La Journée des Aveux.

POÉSIE

Compagnons. — Elégies.

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

LES
COMPAGNONS
DE
L'APOCALYPSE

ROMAN



PARIS
MERCURE DE FRANCE
MCMLVI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
TROIS CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES SUR VÉLIN
DE RENAGE, SOIT :
300 NUMÉROTÉS DE 1 A 300
ET 50 HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
H. C. 1 A H. C. 50

De Brécy-le-Châtel jusqu'à Marémont, la route nationale traverse une plaine agricole presque déserte. Les paysans qui ont soigné les emblavures, ameubli le sol et démarié les betteraves, où sont-ils ? Leurs fermes, sans doute, demeurent cachées derrière les collines de l'est ou dans quelque repli du sol. Des peupliers d'Italie bordent la chaussée ; leur frondaison s'émeut au moindre souffle et fait entendre une plainte harmonieuse. Une paix profonde s'étend sur ce paysage mélancolique, et le voyageur cherche de l'œil un des cimetières qui sont comme une allusion sans éclat au temps des abris souterrains, des tranchées et de ces bombardements dont on pouvait penser qu'ils auraient corrompu le silence pour le reste de l'éternité.

Les trois voitures étaient arrêtées à quelques mètres l'une de l'autre, et leurs roues droites mordaient sur les bordures de gazon. La petite voiture exploratrice, qui tenait toujours la tête, venait de tomber en panne.

Deux des frères, le plus souvent, y prenaient place et l'on entassait, derrière eux, une bonne part du matériel. En ordre de marche, les deux camions-dortoirs ressemblaient, de l'extérieur, aux voitures des saltimbanques, lorsque, du moins, celles-ci sont bien tenues. Seulement, pendant le jour, les couchettes étaient fermées et repliées contre les parois. On installait alors dans l'espace disponible des fauteuils métalliques assez confortables et l'intérieur de chacun des véhicules se trouvait éclairé raisonnablement par des fenêtres à persiennes et à rideaux de batiste. On pouvait, les jours de pluie, et si l'étape était trop longue, déployer là une table qui descendait du plafond et qui permettait soit de prendre une collation, à la faveur d'un bref arrêt, soit encore de tenir conseil.

A l'avant de chacune des voitures, on apercevait un fanion que déployait le vent de la course et sur lequel flambait un cœur couronné d'épines et surmonté d'une croix. Trois lettres complétaient l'emblème : C.D.A. Qui pouvait à loisir considérer l'un des petits drapeaux apercevait encore les zig-zags de deux éclairs sur un fond de nuit rougeoyante.

Le paysan qui aurait, par hasard, traversé les terres en cette fin d'après-midi, aurait aperçu six, puis bientôt sept hommes appa-

remment d'âges divers, mais tous vêtus de combinaisons grises, fort propres, et coiffés de bérets basques. Deux de ces hommes s'affairaient devant la voiture malade. Les autres devisaient à voix couverte, ou lançaient, de temps en temps, un avis aux travailleurs.

— On pourrait vous prendre en remorque, jusqu'à Marémont, naturellement, cria soudain le dernier venu, qui semblait saisi d'impatience.

Un personnage à cheveux gris, qui considérait la scène, intervint sans élever la voix :

— Remorque ou réparation sur place, mes frères, c'est au maître qu'il appartient de décider. Demande au maître, Raphaël.

Le garçon que l'on venait d'appeler Raphaël et qui se faisait remarquer dans le débat par une volubilité nerveuse, montrait un visage encadré d'un soupçon de barbe en collier. Le poil en était d'un roux chaleureux, comme la chevelure en haute brosse que le vent faisait ondoyer et frémir. Il semblait hésiter, un doigt sur la lèvre inférieure.

— Je vais y aller, dit un garçon râblé, dont la voix basse et grondante faisait vibrer les oreilles des auditeurs.

— Non, non Mathias. J'avais peur d'importuner le maître, qui est plongé dans ses

écritures et ses livres. Mais, justement, j'ai quelque chose à lui demander. Je te demande pardon, Mathias...

— Va, va, mon frère. Au surplus, tu t'y prendras peut-être mieux que moi pour le déranger dans ses rêveries.

— Qu'appelles-tu des rêveries, mon frère ?

— Je te dirai cela quand tu reviendras, avec ou sans le maître.

Le rouquin se dirigeait, sans hâte, vers le second des camions. Il y pénétra par l'avant, suivit le centre du véhicule en affectant de tousser pour annoncer sa venue. Finalement, il s'arrêta dans une zone d'ombre, devant une petite porte qui fermait la retraite du maître, la retraite dans laquelle, selon les heures, il travaillait ou se reposait, tout près de son équipe fraternelle, presque mêlé à elle et séparé pourtant, à certaines heures, par ce que Pierre, le plus âgé du groupe, appelait d'une voix grave « l'écran des responsabilités ».

Le jeune homme allait tousser pour la seconde fois, quand une parole paisible retentit derrière la cloison : « Entrez, Raphaël. »

Aussitôt, Raphaël poussa la porte et pénétra dans l'étroite cellule.

— Maître, dit-il, vous avez senti ma présence. Vous saviez que j'étais là !

— Mon frère, je vous ai entendu tousser.

Rien de mystérieux, vraiment. Alors, je vous ai prié d'entrer.

— Mon maître, laissez-moi penser que vous m'avez reconnu par l'esprit. Je sais que si vous voyez passer mon ombre sur la route, vous pensez : c'est Raphaël. Et même...

— Et même ?

— Non, plus tard, mon maître. Je ne peux parler de moi, aujourd'hui. Je viens, sur le désir de Pierre, vous parler de ce qui arrive. Remarquez-le, mon maître, je dis sur le désir de Pierre et non sur l'ordre. Vos recommandations sont observées.

— Merci, frère, et que se passe-t-il ?

— La voiture de tête est en panne et le convoi tout entier est immobilisé depuis un quart d'heure. Vous l'avez remarqué, maître ?

— Je l'ai remarqué.

— Comme il faut être à l'étape avant la nuit, les frères hésitent : ou prendre la petite voiture en remorque, ou gagner la ville et envoyer un mécanicien, un spécialiste.

Celui que l'on appelait le maître se leva sur ces mots. Il portait, pour la route, sur un costume civil fort simple, ce que les bergers du Chili nomment un puncho, c'est-à-dire une longue couverture rectangle, en poil de vigogne, percée d'une fente au centre, pour laisser passer la tête. Ainsi vêtu,

et en dépit du béret, il avait l'air d'un moine. La couleur du tissu était celle même de la bure. L'homme était remarquable, au premier regard, non par l'humilité, mais par la grande simplicité des traits, des expressions et des gestes. Il posa sur la table le livre qu'il tenait ouvert et dit, sans élever la voix :

— Allons ! mon frère.

— Un jour, un jour, maître, s'écria Raphaël saisi d'une fièvre trémulante, un jour je vous dirai, je vous demanderai...

— Et quoi donc, cher Raphaël ?

— Non, mon maître, rien maintenant. Au surplus, ce n'est pas grave. Tenez, voici la machine.

Le capot de la machine malade était ouvert largement. Les deux hommes qui en assuraient la garde et la conduite regardaient, d'un air désolé, le moteur immobile. Ils avaient dévissé et revissé des boulons, jeté dans les accumulateurs un coup d'œil anxieux, rempli le radiateur au moyen d'un bidon d'eau claire, dix fois consulté la jauge d'huile. L'un d'eux, que ses camarades appelaient Benjamin, et qui était sans nul doute l'un des plus jeunes de l'équipe, se redressa, le front chargé de sueur, l'œil sombre et mécontent :

— Maître, dit-il, le premier camion peut nous prendre en remorque et, si nous ne

perdons pas de temps, nous serons assez tôt à Marémont pour trouver un garage ouvert, enfin, je veux dire un mécanicien. Vous ne pouvez pas faire vos visites avec un camion.

La réponse ne vint pas tout de suite. L'homme au puncho semblait plongé dans une profonde rêverie. Les compagnons qui déambulaient en devisant sur l'herbe ou sur la route s'étaient soudain arrêtés de parler ou de rire. Le vent qui faisait chanter les feuilles des peupliers s'éloignait en bondissant vers d'autres points de la plaine. Celui que l'on appelait le maître se pencha soudain en clignant des paupières, comme peut le faire un homme qui n'a pas, certes, partie liée avec la mécanique ; son mouvement même était celui d'un ignorant, à peine curieux. Et, soudain, il allongea la main et toucha la machine assez loin des places où s'évertuaient les deux conducteurs.

— Il me semble, dit-il à voix basse et méditative, il me semble que je vois là un fil qui s'est détaché de l'écrou qui doit normalement le serrer.

Les deux hommes s'étaient approchés avec étonnement. Ils semblaient sur le point de sourire. Et, soudain, leur visage exprima la confusion :

— Maître, dit l'un d'eux, c'est donc vous

qui aurez raison, une fois de plus. Un des fils de la batterie s'est détaché... On peut se demander comment... Benjamin, donnez-moi la pince et la clef.

— Savez-vous, maître, dit le jeune homme en tendant les outils, savez-vous que Clément a raison ? Vous auriez fait un mécanicien exemplaire. Nous devrions avoir, parmi nous, un mécanicien de métier. On ne peut pas toujours vous demander conseil.

— Mes enfants, ceux qui me suivent ne sont pas recrutés à raison de leurs capacités mécaniques, mais de leur foi, de leur confiance, de leur amitié, de leur désir de bien faire. Vous le savez, je ne connais rien à la mécanique.

— N'empêche, maître, dit Clément en refermant le capot de la voiture. N'empêche que vous avez trouvé tout de suite ce que nous cherchions depuis de longues minutes.

— C'est peut-être parce que je rêvais au hasard que j'ai, tout à coup, vu ce fil. Non, non, mes enfants, mes frères, je ne sais rien et c'est une bonne chance qui, seule, m'a guidé. N'en parlons plus. Ah ! le moteur tourne.

— Oui, maître, et nous allons pouvoir reprendre la route sans retard. Nous serons à Marémont avant six heures.

— Mon frère, vous quitterez la route nationale un peu avant d'entrer en ville.

Une rue, sur la droite, doit nous conduire à l'ancien mail, devant une chapelle désaffectée. C'est là que nous pouvons cantonner, d'après notre correspondance. J'irai, ce soir même, poser deux ou trois cartes et nous commencerons le travail préparatoire demain matin.

Devant les pas de l'homme au puncho, les compagnons s'écartaient avec un affectueux respect. Il écarta les bras du corps en un geste vraiment simple, marqué d'une sorte de confusion, et grim pant alertement les marches de fer, il regagna sa petite cellule.

— Ne voulais-tu pas me parler, Raphaël ? dit-il en passant devant le rouquin.

— Non, mon maître, fit en s'inclinant le jeune homme. Non ! un autre jour, quand je serai moins...

— Moins quoi, petit frère ?

— Moins ému, mon maître.

Deux minutes plus tard, toute l'équipe était en place et les trois voitures, ronflant dans l'ordre, se reprenaient à cheminer sur la droite de la grand-route.

Il était un peu plus de cinq heures quand le convoi, lentement, tourna pour s'engager dans une calme ruelle bordée de jardins et de pavillons silencieux. On apercevait, au-delà des murailles et des bosquets, l'église de Marémont, qui est un

chef-d'œuvre du style roman octogonal. Une faible rumeur venait de la ville assoupie. Puis les voitures débouchèrent sur le mail, face à la chapelle abandonnée dont avait parlé le maître.

C'était une sorte de pelouse, un peu galeuse, où stationnaient les voitures des forains qu'on ne pouvait loger sur la place publique ni sur la grande avenue de Vervins, où se tenaient les marchés hebdomadaires. Le mail était vide, ce jour-là. On apercevait, ici et là, de petits cônes de cendre blanche. Il n'était pas défendu de faire du feu.

Tout de suite, les camions rangés le long de la muraille, celui que l'on avait nommé le maître sortit de sa retraite. Il avait quitté le puncho pour revêtir une gabardine fort propre et même élégante. Il était coiffé d'un feutre sombre qu'il lustra de sa manche droite, distraitement.

— Maître, dit Benjamin, la petite voiture vous attend.

— Allons, répondit le voyageur. Et il fit le geste de tâter les poches extérieures de son veston, pour s'assurer qu'il n'oubliait rien.

— Où irons-nous d'abord, maître ?

— A la mairie, puis au presbytère. Je connais la ville et nous ne saurions nous tromper. Pour finir, et avant de regagner le cantonnement, nous passerons à l'église.

Rejoignons la grande route. Ah ! je demanderai au maire si nous sommes obligés de présenter nos papiers à la gendarmerie. Partons, mes enfants.

La petite voiture de tourisme rejoignit la grande route, ainsi qu'il avait été prescrit.

— Je crois me rappeler, murmura le chef du groupe, que le maire habite sur la grand-place. Il n'est sûrement plus à la mairie en cette fin de journée. Demandez, sans aller plus loin, demandez au premier passant venu l'adresse du D^r Sabaran, maire de la ville, puis celle de M. le chanoine Baudel, curé de la collégiale.

Quelques minutes plus tard, la voiture s'arrêtait devant une belle maison bourgeoise dont la moitié des persiennes étaient closes.

Le maître tira de son portefeuille une large carte sur laquelle on voyait gravés les mots suivants :

Dan Travel
et les compagnons de l'Apocalypse

Au-dessous de ces mots, le maître avait écrit, à la main : « D. T. serait heureux de pouvoir être reçu demain matin par le D^r Sabaran. Il est, avec ses compagnons, et les voitures du cortège, campé sur la place Sainte-Sabine. »

Le maître sonna. La porte s'ouvrit et une servante d'aspect austère gronda : « Le docteur est en course. »

— N'importe, dit le maître. Ayez la bonté de lui remettre cette carte.

Il tendit la carte soigneusement cornée, se découvrit et regagna la voiture.

Même accueil chez l'abbé Baudel, et remise d'une autre carte demandant la même faveur.

La voiture fit ensuite une brève station devant l'église collégiale. Elle était fermée.

— C'est naturel, fit le maître en remontant en voiture. Nous ferons la prière du soir au campement.

Une dernière visite fut pour la gendarmerie. Il y eut, entre deux portes, une conversation rapide. « J'ai prévenu, disait le maître, et nos papiers sont en ordre. »

Tout cela n'avait demandé qu'une petite heure. Quand le maître, accompagné de Clément et de Benjamin, arriva sur le mail, il trouva la table mise et fut aussitôt prié de s'asseoir, en face de Pierre, le plus âgé des compagnons. Une bonne odeur d'herbe montait du sol. Le ciel était pur et le vent semblait calmé. Tous les compagnons se tenaient debout. Le maître fit le signe de la croix et dit, d'une voix haute et claire : « Nous te remercions, Seigneur, pour tous les biens que tu nous donnes. Préserve de la

folie destructrice le monde admirable qui est ton œuvre et que tu nous a si bien appris à chérir. »

Tous les compagnons firent le signe de la croix en murmurant quelques mots de ferveur et le repas commença.

II

Le docteur Sabaran était un homme d'une soixantaine d'années, long et maigre, dont les traits, ordinairement tendus, s'assouplissaient parfois pour un sourire furtif. Il avait le teint coloré, sans chaleur, et les praticiens de l'autre siècle l'auraient sans doute classé parmi les sujets dont le tempérament était alors dit « bilieux ». En fait, il semblait tout le jour harcelé de soucis qu'il songeait moins à résoudre qu'à commenter sans fin. Il ne restait guère en place et, tout aussitôt, s'appliquait à faire craquer les articulations de ses doigts en clignant les yeux à toute seconde, comme si la lumière du jour l'eût incommodé.

— J'aurais pu, dit-il, vous recevoir à la mairie. J'ai pensé qu'en vous adressant au praticien plutôt qu'à l'officier municipal, vous aviez peut-être des raisons personnelles... Et, alors, qu'une consultation... On ne sait jamais...

— Non, docteur, répondit avec calme le visiteur. Non, je me porte bien.

— Il est assurément préférable de se bien porter pour mener la vie errante que vous avez choisi de mener.

— C'est une vie errante, mais assez bien réglée quand même, docteur.

— Vous n'avez pas d'accent, et pourtant vous êtes étranger : Dan Travel... Travel, c'est un mot anglais, si j'ai bon souvenir.

Le visiteur se prit à sourire et sortit de sa poche une petite carte contenue dans un sachet de cuir dont une face était éclairée par une feuille de cette matière artificielle dite plastique et dont on peut penser qu'elle se trouvera bientôt mêlée à tous nos actes et peut-être à toutes nos pensées.

— Voici, dit-il en faisant le geste de tendre ce frêle portefeuille, voici ma carte d'identité : je suis Français, je m'appelle Daniel Levoyer. Je suis né dans le sud-ouest de l'Ile-de-France.

— Mais alors, murmura le docteur, pourquoi ce pseudonyme ?

— Pour me libérer vis-à-vis des personnes de ma famille qui portent encore le nom de Levoyer. Ce nom s'applique, vous le savez, docteur, à celui qui circule sur les routes. Eh bien, je circule sur les routes de mon pays, en attendant le jour où j'irai parler aux peuples voisins.

— Vous êtes, murmura le maire de Marémont, la voix soudain rétive entre les lèvres

serrées, vous êtes chevalier de la Légion d'honneur.

— Oh ! dit le visiteur en élevant un peu la main, j'ai reçu cette décoration pour faits de guerre. J'étais lieutenant dans la deuxième armée, en 1939. Ensuite j'ai passé plus de quatre années dans les camps allemands, comme beaucoup de nos compatriotes.

Le docteur Sabaran fronçait les sourcils et considérait fixement une fleur du tapis. Il attendait, depuis plus de quinze ans, le succès des démarches entreprises par ses concitoyens pour le faire décorer de la Légion d'honneur. Plusieurs fois par année, le postulant connaissait des jours de fièvre. Le dossier se trouvait avoir retenu l'attention des personnes compétentes. Mais, à ce moment, le ministère faisait naufrage et tout était à recommencer. Il eut de la peine à dissimuler un léger haussement d'épaules et, s'étant enfin ressaisi, dit d'une voix sèche :

— Enfin, monsieur, que me demandez-vous ? Les services municipaux ont reçu votre lettre. La liberté de réunion ne comporte plus, depuis longtemps, le contrôle des pouvoirs publics...

— Je connais la loi de 1907, monsieur le Maire.

— Je ne peux donc vous empêcher de

réunir mes administrés et de leur adresser la parole. La police enverra une personne ou deux, pas davantage, c'est la règle.

— Les hommes de mon équipe, ici comme ailleurs, assureront l'ordre, je vous prie de le croire, monsieur le Maire.

— Il ne m'appartient pas de vous ouvrir les portes de la mairie, ni celles des écoles, ni celles, naturellement, des salles qui sont adjointes à l'église collégiale.

— Naturellement, monsieur le Maire.

— Vous m'avez, par votre lettre, demandé d'afficher, ici et là, chez les commerçants, l'annonce de votre réunion. C'est encore quelque chose qui ne dépend pas de mon autorité. L'affichage sur les murailles et dans les lieux publics est à peu près interdit partout ici. Alors, je ne vois pas bien...

— Quoi donc, monsieur le Maire ?

— La cause de votre démarche, de votre visite...

— Je souhaitais seulement de m'assurer...

— De vous assurer de quoi ?

— De votre... sympathie. Oh ! je ne vous demande certes pas de venir demain soir mêler votre voix à nos prières.

— A vos prières ?

— Notre usage est de terminer la réunion par une prière à laquelle je convie tous les assistants de bonne volonté.

— Avez-vous quelque mandat des auto-

rités ecclésiastiques ? Etes-vous prêtre, malgré le costume civil ?

— Certes non, monsieur le Maire. Et je pourrais le regretter parfois. Mais je serais beaucoup moins libre.

— Vous êtes protestant ?

— Non, monsieur le Maire, catholique de naissance.

— Notez, dit le Maire qui s'était pris à marcher de long en large, dans l'espace libre de la salle, notez que je ne suis pas anticlérical, comme la plupart de mes amis du parti radical-socialiste. Non ! pas anticlérical, et, j'y insiste, pas franc-maçon. Mais, si vous le voulez bien, revenons à votre action, à vos projets... Comme tout le monde, j'ai lu les journaux de la région. Vous avez parlé, non sans succès, paraît-il, à Saint-Quentin, à Laon, à Guise, à Vervins, à Sissonne. Mes compliments. Vous parlez au nom d'une association... Votre association est peut-être reconnue d'utilité publique...

— Non, monsieur le Maire, je parle seul. Je ne peux dire que je parle en mon nom. Mais j'ai la conviction profonde que je parle au nom de Dieu et pour le bien de mes semblables.

— Oui, oui... Vraiment ? Je sais qu'il est question de l'Apocalypse dans votre affaire. Je suis médecin, monsieur. Vous me parle-

riez des maladies à virus ou de l'action des antibiotiques sur certaines infections, je pourrais encore soutenir l'entretien. Mais, l'Apocalypse... Autant que je sache, ce n'est pas un sujet à divertir les multitudes.

— Il ne s'agit pas de les divertir, mais de les instruire, docteur, et peut-être de les sauver. Les plus terribles imaginations des prophètes de l'ancien et du nouveau testament nous annoncent des événements affreux dont nous serons peut-être les témoins, demain, ou la saison prochaine, oui, nous, les derniers vivants de la planète, si nous ne supplions pas Dieu de nous aider à combattre les ambitions criminelles de ceux qui pensent que l'œuvre des savants s'accomplit, en définitive, pour assouvir leur passion du pouvoir.

— Attention ! Attention ! s'écria le docteur Sabaran d'un air soucieux, vous allez, j'imagine, parler de l'atome et des engins modernes. La loi ne vous interdit pas, même en dehors des périodes électorales, d'aborder certains problèmes. Je voudrais seulement vous faire une recommandation personnelle. Notre petite ville est le centre d'une région agricole dont la population, dans son ensemble, est calme, modérée, détachée des extrêmes. La guerre froide, les disputes entre l'Est et l'Ouest, autant

de choses qui ont un assez faible retentissement dans nos murs et dans nos campagnes. Je serais navré qu'il fût dans vos desseins de parler de toutes ces choses à d'honnêtes gens qui n'en peuvent mais et que des propos d'un caractère... politique pourraient inquiéter, égarer, faire, peut-être, sortir du bon sens. Je me résume, et vous m'entendez bien ; ma recommandation tient en peu de mots : « Pas de politique ! »

— Monsieur le Maire, dit fort sérieusement le visiteur en se levant, je m'en voudrais de vous causer le moindre souci. Je n'apporte pas ici la querelle, mais l'espérance. Permettez-moi de me retirer. J'ai sans doute abusé de votre grande patience.

— Non ! dit le docteur avec autorité. Non ! Je vous en prie, asseyez-vous encore un peu. Vous m'intéressez maintenant avec votre Apocalypse. Je vais rechercher dans mes livres. Attendez ! Je voudrais comprendre. Vous êtes riche. Ce n'est pas une question. C'est l'évidence même. J'ai, malgré tout, mes renseignements. Ces... conférences, que vous donnez ici et là, vous n'en faites pas payer l'entrée aux auditeurs. Je sais. On m'a même affirmé qu'à La Combe vous aviez été sollicité de rendre visite aux pauvres qui vivent à flanc de coteau dans des baraquements sordides, et que vous

aviez donné de l'argent aux plus misérables. Vous êtes donc riche.

— Détrompez-vous, monsieur le Maire. J'étais pauvre ou, du moins, je vivais fort modestement, quand, il y a quelques années, j'ai bénéficié d'un héritage bien inattendu, je peux vous l'affirmer, d'un héritage qui n'a formé l'objet d'aucune discussion et qui, tous les prélèvements de l'Etat opérés, m'a laissé maître d'une petite fortune.

— Je vous le disais bien, vous êtes riche !

— J'ai choisi de n'être pas riche, monsieur le Maire, mais d'employer ce qui me tombait du ciel à visiter mes semblables, puisque ma santé me permet cet effort, et à leur montrer les périls monstrueux qui les menacent, à les incliner vers la réflexion et la prière...

— La prière ?

— Vous ne croyez pas à la prière, docteur ?

— Pardonnez-moi, monsieur, les maîtres qui m'ont formé, jadis, étaient des rationalistes.

— De vrais savants ne peuvent nier le pouvoir de la prière, reprit le voyageur avec un grand calme.

— En médecine...

Ces deux mots articulés, avec un embarras voisin de l'irritation, M. Sabaran s'arrêta,

clignant les paupières et mâchant sa petite moustache grise.

— Je ne suis pas médecin, malheureusement, dit le visiteur, mais il me semble que, si vous regardez un de vos malades avec pitié, avec un ardent désir de le guérir, vous priez sans le savoir.

— Attendez, reprit le docteur avec un nouvel élan et comme s'il était saisi d'une pensée momentanément écartée, puis retrouvée, attendez ! Vous me faites penser à une visite que nous avons eue, ici, à Marémont, il y a deux ou trois ans, et qui m'a prodigieusement agacé.

— Je serais navré, monsieur le Maire, d'obtenir un résultat de ce genre.

— Il s'agissait de ce bonhomme, de ce Normand qui organise des réunions, comme vous, monsieur, comme vous, et qui fait ce qu'il ose appeler des séances de guérison miraculeuse. Rien de plus et rien de moins. Oh ! je sais ce qu'il faut savoir. J'ai passé deux jours à Lourdes, autrefois. Pour me documenter, naturellement. Mais revenons à Marémont. Nous sommes ici quatre médecins. Je parle de vrais médecins, diplômés et même, c'est le cas de deux de ces quatre médecins, spécialisés. Nous avons, après cette fameuse séance, écrit à la préfecture et intenté un procès. Vous me comprenez et je ne dis pas cela pour effrayer une per-